

# *Les Nouvelles*

de

## L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

*“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”*

*J. Carmignac*

n° 37 – mars 2008

Editorial

### La dimension *culturelle* de l'historicité des Evangiles

1...Editorial, « La dimension *culturelle* de l'historicité des Evangiles », par l'abbé Fabrice Rivet.

3...La Tombe de Saint Paul à la Basilique romaine de St Paul hors les Murs (voir le site [www.annopaolino.org](http://www.annopaolino.org)).

4..Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les romanciers de l'Antiquité et autres auteurs païens du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., par Ilaria Ramelli. IV<sup>e</sup> partie.

5.« Ce que je n'ai pas dit dans mon livre », par l'abbé Jean Carmignac.

8..De la petite Thérèse... à Carmignac et Tresmontant (fin), par Pierre Aubé.

10.Le Soudarion parle pour lui-même (III<sup>e</sup> partie) : Quand le linge fut-il taché par l'hémorragie ? par Traudl Wally.

12.Le graffiti de Pompéi, par Marie-Christine Ceruti.

13.Tombe de St Paul et fouilles de la Basilique romaine de Saint Paul hors les Murs (photos).

C'est bien sous les auspices d'une « génération Code da Vinci » qu'il nous faut amener le débat sur l'historicité des Evangiles, cher à tous ceux qui, à l'instar du pape Benoît XVI, « mettent leur confiance dans les Evangiles » (1).

En effet, débordant désormais le cadre des experts et des expertises scientifiques, ce thème a envahi les couches de fidèles et d'incroyants les plus humbles et les plus dépourvues d'instruments d'analyse à la hauteur des défis en cause. C'est sur les écrans de cinéma, dans les livres de poche, que se trouvent largement simplifiés voire défigurés les termes et les enjeux d'une question de la plus haute importance. Les Evangiles sont-ils historiques, rapportent-ils fidèlement la figure de Jésus et les événements qui se sont déroulés ou bien s'agit-il d'une vaste entreprise de travestissement conçue à d'autres fins ?

La tentative actuelle que l'on voit poindre, jusque dans les rangs catholiques, n'est-elle pas, paradoxalement, de mythifier les Evangiles, de leur conférer un surcroît d'énigme et de complexité là où toute une partie des spécialistes et des experts a déjà prouvé l'authenticité et l'historicité des Saintes Ecritures fidèlement transmises par l'Eglise ? Qu'il nous suffise de citer la figure de Marie-Madeleine, les ambiguïtés entretenues autour de celle de l'Apôtre Saint Jean ou encore l'invraisemblable romance construite autour de la Vierge Marie et de sa virginité. La Résurrection de Notre Seigneur est évidemment la proie des plus grandes tentations en ce domaine.

C'est précisément dans cet univers culturel relativiste, perfide car prenant les atours du divertissement, de la réalisation plus ou moins artistique, que s'opère la lente mais certaine diffusion de la croyance en la mythologie des Evangiles. C'est désormais là surtout – car l'historicité scientifiquement prouvée peut être tenue pour une bataille gagnée – que se joue une grande part de la stabilité et de la force de la foi chez nos contemporains.

Quant au fond, il s'agit bien des mêmes mécanismes, des mêmes propositions ou élucubrations, que ceux qui ont présidé jadis et naguère à la tentative de « démythisation » des Evangiles. Si le terrain a changé, les clefs de lecture sont identiques et interchangeable mais visent à toucher désormais le plus grand nombre, en particulier les plus vulnérables des croyants.

Aussi, qu'il nous soit permis d'identifier deux caractéristiques essentielles et permanentes de ce qui doit être considéré aujourd'hui comme l'entreprise la plus dangereuse et puissante de « démythisation » ou encore de relativisation des Evangiles.

C'est la Personne même de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme, né de la Vierge Marie par l'opération du Saint Esprit, qui est la cible privilégiée sinon unique du relativisme culturel au fort soubassement d'une certaine exégèse à l'œuvre dans nos sociétés : les Evangiles cachent qui était Jésus, le Jésus historique, seul objet du Nouveau Testament, et révèle, nous assène-t-on, une autre figure de ce même Jésus qui se veut être une autre vérité, seule digne de croyance.

L'antiquité d'une telle assertion, pour ne pas dire sa banalité effrayante, ne déclencherait d'autre réaction qu'un haussement d'épaule si cette « vérité », travestie par l'Eglise depuis le commencement, ne consentait à ses zéloteurs de s'enorgueillir de procédés scientifiques de « démythisation » pour éclairer d'un nouveau jour la caducité irréversiblement établie des principaux piliers qui lui servaient de base. Bien plus, c'est au nom de la scientificité, de l'expertise, du raisonnement sain et bien conduit que l'on prétend donner la seule version possible et plausible des faits narrés et des figures rencontrées dans les Evangiles.

Si la figure et la Personne de Jésus-Christ sont principalement intéressées par cette entreprise, c'est d'abord, hier comme aujourd'hui, parce que c'est Jésus, vrai Dieu et vrai Homme, dont les paroles et les gestes sont fidèlement rapportés dans les Saints Evangiles, qui est non pas une vérité, voire une opinion, mais La Vérité, le Chemin et la Vie. Avancer cela implique de considérer à nouveaux frais l'urgence des temps, en particulier la tendance médiatique actuelle qui s'empare de l'indigence culturelle de nombre de nos contemporains pour l'avilir davantage en proposant une « réalité » évangélique ramenée à l'unidimensionnalité d'un Jésus plus symbolique qu'historique. Le vocabulaire employé, la démarche dans son ensemble, tendent à niveler et à banaliser ce qui ne peut l'être, ce que justement rapportent les Evangiles.

Face à ces principaux axes qui touchent désormais, à des degrés divers, l'ensemble des croyants, prêtres, catéchistes, fidèles, il semble possible non pas seulement de réagir mais d'agir à deux niveaux :

Le mot « vulgarisation » ne doit pas être sous-évalué dans ce grand débat dont les termes sont souvent biaisés. L'exégèse canonique (2), les arguments scientifiques en faveur de l'historicité des Evangiles, doivent être proposés au plus grand nombre, à commencer par ceux qui, à l'intérieur de l'Eglise, doutent ou n'obtiennent pas de réponse convaincante et accessible. L'espace culturel est par trop déserté, comme abandonné à d'autres, aux tenants du relativisme. Il est par exemple surprenant et rassurant de constater l'impact du film « La Passion du Christ » réalisé par l'acteur Mel Gibson, qui peut être qualifié d'événement et de soutien, bien qu'indirect, à la cause de l'historicité des Evangiles. Cet exemple ne devrait pas rester aussi isolé.

Le passage du débat culturel à l'acte de foi est sans doute le moment décisif qui sous-tend tous les enjeux des différents points que nous avons évoqués. S'il s'agit incontestablement d'un choix personnel, il n'en reste pas moins vrai que la recherche, l'expertise scientifique en la matière, demeurent une donnée essentielle de la crédibilité des Evangiles. Cependant, cet effort ne saurait faire l'économie d'une vertu malheureusement bien négligée aujourd'hui : celle de la fidélité à l'Eglise, au Magistère (3). C'est dans la proposition intégrale de la foi, soutenue par une exégèse scientifiquement fondée que s'avère cette fidélité féconde et vivifiante pour tous ceux qui ne veulent pas se contenter du « Jésus Médiatique » construit sur les ruines de la théorie de la démythisation des Evangiles.

Abbé Fabrice Rivet,  
Secrétaire de la Nonciature Apostolique de Zambie et Malawi.

---

(1). Benoît XVI, Jésus de Nazareth, éd. Flammarion, 2007, p. 17.

(2). *Ibid.*, p. 15.

(3). *Ibid.*, p. 17.

## La Tombe de Saint Paul à la Basilique de St Paul hors les Murs (Rome)

Les sources historiques attestent avec certitude la venue de Paul à Rome, sa décapitation *ad Aquas Salvias* (1) et sa sépulture à deux milles (2) du lieu du martyre, sur la voie Ostiense.

Sur le lieu de la sépulture se succédèrent, au cours du IV<sup>ème</sup> siècle, deux basiliques, la « constantinienne » (voulue par Constantin) et celle « des trois empereurs » (Théodose, Valentinien II et Arcadius), consacrée le 18 novembre 390 par le Pape Sirice), liées toutes deux au pèlerinage de vénération à la tombe de l'Apôtre.

La tombe originelle de Paul a été l'objet de transformations jusqu'à l'époque de Grégoire le Grand (590-604). Depuis lors, bien que la certitude de son existence sous l'autel de la Confession n'ait jamais fait défaut, on en a mystérieusement perdu les traces...« visibles ». On ne savait plus de quel type de Tombe il s'agissait, ni la profondeur à laquelle elle se trouvait.

A partir de 1838, pendant les travaux de reconstruction de la Basilique qui avait été détruite par un incendie en 1823, on avait rapporté à la lumière, de sous l'Autel de la Confession, deux plaques de marbre entières (3) placées depuis l'époque du Pape Léon le Grand (440-461) en position horizontale et portant l'inscription PAVLO APOSTOLO MART. Celles-ci ne pouvaient se voir qu'en entrant à quatre pattes par la petite ouverture sous l'Autel de la Confession (côté est). Les trois trous (4) percés dans le marbre, sous lesquels s'ouvrent autant de petits puits, ont été l'objet d'études mais on n'a pas réussi à découvrir ce qu'il y avait exactement dans le fond.

Au cours du Grand Jubilé de l'an 2000, beaucoup de fidèles, accourus de partout pour offrir à l'Apôtre l'hommage de leur dévotion, ont demandé à voir la tombe. C'est alors que fut prise la décision d'entreprendre des recherches systématiques ayant pour but la localisation exacte du tombeau de Paul.

Les premières inspections archéologiques faites en 2002-2003 dans la zone de l'autel de la Confession ont permis de repérer des restes importants de la Basilique Constantinienne et de celle de Théodose [dite aussi « des trois empereurs », ndr], et l'emplacement exact du sarcophage de Saint Paul.

Du 2 mai au 17 novembre 2006, les travaux d'excavation ont été exécutés qui ont permis de trouver un sarcophage de marbre à la profondeur de 1m30 sous le Transept, sur le pavement de la Basilique « des trois empereurs ».

Après avoir démonté l'autel de Saint Timothée (*martyr du V<sup>ème</sup> siècle*), dans la zone de l'hypogée, du côté ouest de la Confession, on a creusé une galerie qui a permis de voir sous l'Autel actuel (5), le flanc du grand sarcophage, considéré depuis très longtemps, depuis l'empereur Théodose, comme étant la tombe de saint Paul. Pour augmenter la visibilité du sarcophage on a élargi l'ouverture de l'embrasement de 70 cm. La zone archéologique est ainsi visible aujourd'hui à travers deux ouvertures contiguës : la première verticalement est protégée par une grille métallique et permet de voir le flanc du sarcophage, la seconde horizontalement, sous le pavement, permet de voir à travers une vitre de cristal une partie de l'abside primitive de Constantin. Le sarcophage présente ces dimensions : longueur 2m55, largeur 1m25, hauteur 0m97 ; le couvercle mesure environ 30 cm de haut.

Depuis début 2007 les fidèles sont autorisés à descendre dans le secteur de l'hypogée pour rester en prière devant la Tombe de l'Apôtre maintenant visible. Sur les agenouilloirs ont été placés des imprimés qui, en différentes langues, expliquent les modalités permettant d'obtenir une indulgence plénière. Sur de petites colonnes contenant des enveloppes il est possible de signaler aussi des intentions de prières et de demander la célébration de messes. Les Moines Bénédictins qui depuis le VIII<sup>ème</sup> siècle sont responsables de la Basilique de Saint Paul hors les murs, accomplissent diligemment cette tâche.

Extraits du site : [www.annopaolino.org](http://www.annopaolino.org).

-----  
 (1) Mot à mot « vers les eaux "Salvie" » c'est-à-dire, selon l'abbé Filippo Caraceni, les eaux qui prenaient source dans une propriété de la famille des Salvius, la « Gens Salvia », très puissante à Rome précisément à l'époque de la présence de saint Paul à Rome. [www.urbisaglia.com/RUBRICHE/1%20Salvi%20e%20Urbs%20Salvia.pdf](http://www.urbisaglia.com/RUBRICHE/1%20Salvi%20e%20Urbs%20Salvia.pdf). [ndr]

(2) Le « mille » romain faisait mille pas, soit 1472,5 m, ce qui correspond tout à fait à la distance qui sépare l'endroit du martyre de saint Paul près de la via Acque Salvie, appelé aujourd'hui « Trois Fontaines », de son tombeau sous la Basilique de Saint Paul hors les Murs. [ndr]

(3) Nos lecteurs pourront constater en regardant la photographie du fac-similé de la « pierre tombale » publiée en encart de notre n° 27 que celle-ci est composée de deux plaques principales de marbre. [ndr]

(4) Voir aussi notre n°27. Dans la pierre tombale sont creusés de petits trous : « L'ouverture ronde, centrale est la plus ancienne ; les deux latérales, carrées, sont postérieures ; par la première, lors de la fête annuelle du saint, était descendu à l'intérieur un encensoir, extrait et remplacé l'année suivante ; par les secondes, les fidèles introduisaient des objets qu'ils gardaient ensuite, avec une profonde et religieuse vénération. » [ndr]

(5) L'autel de la Confession et l'Autel actuel (encore appelé Grand Autel ou Autel Papal) sont un seul et même autel situé à la croisée de la nef et du transept de la basilique. Vous en trouverez la photo dans notre n° 27 (septembre 2005). [ndr]

-----

En encart, en haut la photo de la grille derrière laquelle le côté du tombeau de saint Paul peut être vu par les fidèles et en bas celle de la vitre de cristal sous laquelle apparaît une partie de l'abside primitive de la « Basilique Constantinienne ».

Les personnes intéressées peuvent aller visiter le site indiqué ([www.annopaolino.org](http://www.annopaolino.org)) et cliquer sur la photographie du cardinal, puis à droite sur « La Tomba di San Paolo » pour y trouver d'autres photos.

-----

### Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les romanciers de l'Antiquité et autres auteurs païens du 1er siècle après Jésus-Christ (IV<sup>e</sup> partie)

D'autres indices de la connaissance des récits chrétiens de la part de Pétrone peuvent être les suivants. Le chant du coq in Petronius , *Sat.*, 74, 1-3, toujours dans la *cena Trimalchionis*, est présenté par Pétrone comme l'annonce d'un événement néfaste et funeste par exemple un incendie ou la mort de quelqu'un, tandis que dans le monde classique un tel chant prédisait seulement des événements heureux, par exemple les victoires ; de plus le coq lui-même est désigné chez Pétrone comme *index*, dénonciateur, accusateur (16). On peut se demander (17) si cette qualification, qui s'écarte de l'usage courant de l'antiquité classique, ne contient pas – bien que le contexte soit ici comique et que le coq en question finisse à la casserole – un écho de l'épisode évangélique où le chant du coq est lié à la trahison de Pierre, dont le coq lui-même est dénonciateur, épisode placé au commencement d'un jour de douleur et de mort : celui de la crucifixion de Jésus-Christ. Dans ce cas aussi, il vaut la peine de noter que l'Evangile de Marc est celui qui insiste le plus sur ce détail du coq, lequel chante deux fois (Mc 14, 30.68.72). Un autre passage de l'Evangile qui semble parodié dans le *Satyricon* est l'institution de l'Eucharistie, quand Eumolpe, dans l'épisode final qui se place à Croton (Petronius , *Sat.*, 141), promet solennellement qu'il laissera tout son patrimoine à qui se nourrira de sa chair, après l'avoir divisée en morceaux, devant le peuple (18) ; dans de telles circonstances l'allusion de Pétrone, fortement polémique, s'insérerait bien dans le contexte de l'accusation antichrétienne contemporaine d'anthropophagie, liée précisément au malentendu sur l'Eucharistie. Enfin, il semble qu'on puisse trouver des allusions précises à la Crucifixion et à la Résurrection, dans la nouvelle de la *Matrone d'Ephèse* (19), où apparaît l'écho des accusations contre les chrétiens, celles-là mêmes qui sont à la source de l'Edit néronien de Nazareth. On y parle en effet (Petronius, *Sat.*, 111,5-112, 3) de trois crucifiés, condamnés par un gouverneur de province et veillés pendant la nuit par un soldat pour que personne n'en enlève les corps ; cependant, le *troisième jour*, l'un d'eux est emporté et remplacé par un autre corps et les gens, surpris, sont ridiculisés par Pétrone parce qu'ils croient à une réanimation du crucifié après la mort. L'accusation de vol de cadavre (Τυμβωρρυχία) a été diffusée effectivement par les Juifs contre les Chrétiens, comme l'atteste Mt 28, 2, et sur elle semble se fonder ce qu'on appelle l'Edit de Nazareth, qui condamne à mort qui a enlevé un cadavre de sa tombe : une peine extrêmement grave pour une faute qui d'habitude était punie d'une amende. L'édit est probablement dû à Néron et visait à frapper précisément les Chrétiens, en tant qu'il condamne non seulement les voleurs de cadavres, et les Chrétiens étaient exactement considérés comme tels, mais aussi – si on accepte l'interprétation de E. Grzybek (20) – ceux qui rendaient à des humains un culte dû exclusivement aux dieux.

Il me semble que cette série d'indices laisse supposer une connaissance du Christianisme de la part de Pétrone, et, peut-être, en particulier, une certaine connaissance de l'Evangile de Marc : l'attitude de Pétrone sur le sujet est ironique, et son approche semble être celle de la parodie (21). Ces suppositions ont été, de différentes façons, reprises, commentées et développées, à ma connaissance, par des savants de disciplines variées, tels M. Sordi, C.P. Thiede, G.G. Gamba (22), A. Setaioli et B.P. Reardon (23).

Ilaria Ramelli  
Université catholique de Milan

(16) « *Haec dicente eo gallus gallinaceus cantavit. Qua voce confusus Trimalchio vinum sub mensa iussit effundi lucernamque etiam mero spargi. Immo anulum traiecit in dexteram manum et: "Non sine causa, inquit, hic bucinus signum dedit; nam aut incendium oportet fiat, aut aliquis in vicinia animam abiciat. Longe a nobis! Itaque quisquis hunc indicem attulerit, corollarium accipiet."* Dicto citius de vicinia gallus allatus est, quem Trimalchio iussit ut aeno coctus fieret. Laceratus igitur ab illo doctissimo coco [...] in caccabum est coniectus.»

(17) Comme l'a déjà fait, même s'il s'appuyait sur des bases plus partiales, A. CABANISS, *The Satyricon and the Christian Oral Tradition*, in *Greek, Roman and Byzantine Studies* 3 (1960), 36-39, selon qui Pétrone a connu au moins des comptes-rendus oraux du message chrétien.

(18) « *Omnes qui in testamento meo legata habent [...] hac condicione percipiant quae dedi, si corpus meum in partes coniderint et astante populo comederint* » (Sat. 141, 2). La référence à l'Eucharistie dans ce passage a été suggérée aussi par G.W. BOWERSOCK, *Fiction as History. Nero to Julian*, Berkeley 1994, 134 sqq ; pour la présence chrétienne dans l'antiquité en Italie méridionale cf. mon *Note sulla presenza giudaica e cristiana a Pompei, Ercolano e Pozzuoli nel I sec. d.C.*, in *Rivista di Storia della Chiesa in Italia* 56 (2002), 3-16.

(19) Le même A. CABANISS avait relevé un rapprochement possible entre ce passage de Pétrone et le récit évangélique : A *Footnote to the Petronian Question*, in *Classical Philology* 49 (1954), 98-102.

(20) E. GRZYBEK – M. SORDI, *L'Edit de Nazareth et la politique de Néron à l'égard des Chrétiens*, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 120 (1998), 279-291. Pour le lien entre cet édit avec Pétrone et Cariton voir mon *I romanzi antichi*, chap. I et VIII.

(21) En dehors de la bibliographie concernant la parodie chez Pétrone fournie dans *I romanzi antichi*, chap. VIII, et 266-267, je voudrais rappeler ici M. PLAZA, *Laughter and Derision in Petronius' Satyricon: a literary Study*, Stockholm 2000 (Studia Latina Stockholmiensia, 46).

(22) M. Sordi partage sans aucun doute l'hypothèse, comme elle l'a exprimé à plusieurs reprises ; je cite en exemple *L'ambiente storico-culturale greco-romano e la missione cristiana nel I sec.*, in *Il confronto tra le diverse culture nella Bibbia da Esdra a Paolo. XXXIV Settimana Biblica Nazionale*, R. FABRIS (ed.) (= *Ricerche Storico-bibliche* 10 [1998]), 217-229. THIEDE, *Ein Fisch*, 96-123 (une édition italienne de ce livre est parue ensuite); G.G. GAMBÀ, *Petronio Arbitro e i Cristiani. Ipotesi per una lettura contestuale del Satyricon*, Rome 1998 (Bibliothèque de Sciences Religieuses 141); bien que je me réjouisse de l'attention qui m'a été réservée, j'exprime de nombreuses réserves dans la recension de ce livre in *Aevum* 73 (1999), 207-210.

(23) A. SETAIOLI, *La scena di magia in Petr. Sat. 131, 4-6*, in *Prometheus* 26 (2000), 159-172 ; Bryan Reardon, qui a accepté de préfacier mon livre *I romanzi antichi e il Cristianesimo*, cité, s'est déclaré convaincu par les arguments avancés concernant Pétrone ; des expressions d'intérêt me sont aussi parvenues de Gareth Schmeling et de Judith Perkins, eux aussi spécialistes du roman dans l'antiquité, qui m'ont invitée à exposer ces thèses à l'*Annual Meeting of the Society of Biblical Literature, Atlanta, Ga., November 22-25, 2003*, dans un rapport intitulé *The Ancient Novels and the New Testament: Possible Contacts*, publié dans « *Ancient Narrative* » 5 (2005), Groningen 2007, pp.41-68, auquel je renvoie aussi pour de nombreuses mises à jour bibliographiques par rapport à mon livre sur les romans. Ces mêmes expressions d'intérêt m'ont été également exprimées par le regretté Père Ignace de la Potterie, quand il était encore à Rome, à l'Institut Biblique Pontifical, et qu'il a discuté avec moi de beaucoup de questions relatives à ce sujet.

La **cotisation** à notre association reste fixée au niveau modique de **15 euros**, 7 euros en cas de nécessité. Nous prions nos amis internautes de ne pas oublier que, pour que notre bulletin existe et soit téléchargeable sur notre site, **cette cotisation minime est nécessaire pour assurer la vie de l'association** - et donc la réalisation du bulletin. Et nous remercions tous nos généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris.

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

**[associationjeancarmignac@hotmail.com](mailto:associationjeancarmignac@hotmail.com)**  
**[www.abbe-carmignac.org](http://www.abbe-carmignac.org)**

## « Ce que je n'ai pas dit dans mon livre »

*Voici un article écrit par l'abbé Jean Carmignac pour l'hebdomadaire français La Vie Catholique en mai 1984. C'est l'un des trois textes que Monsieur François-Xavier de Guibert, après les avoir situés dans le contexte de leur époque, a lus lors de notre dernière Assemblée générale, le 13 octobre 2007.*

*Le Père Jean Carmignac s'explique :*

Je viens de publier un petit livre\* « **La naissance des Evangiles Synoptiques** » qui a déjà subi d'après (et injustes) critiques.

La réponse à ces critiques se trouve dans la seconde édition\*, et donc je n'ai pas l'intention de les examiner à nouveau. Je voudrais simplement la compléter en développant ses conclusions.

D'abord je reconnais n'avoir peut-être pas été assez précis sur certains points. Certains lecteurs s'intéressent surtout à la **date** des Evangiles et semblent ne retenir que cela dans mon exposé. En fait ce n'est pas là l'objet principal de ce livre, ni de mes recherches depuis 21 ans.

J'aurais donc dû affirmer clairement que mon travail porte sur la **langue** dans laquelle ont été rédigés nos trois Evangiles Synoptiques. Car l'examen philologique du texte grec permet de prouver, à mon avis de façon décisive, que Marc, Matthieu et les documents utilisés par Luc, ont été composés en une langue sémitique (hébreu ou araméen).

C'est seulement comme conséquence de l'origine sémitique de ces Evangiles qu'on peut fixer leur date approximative. Ce que je désire, c'est faire reconnaître leur origine sémitique. Leur date n'est pour moi qu'une question secondaire (1).

J'aurais dû aussi mieux montrer le lien qui existe entre leur langue et leur date. La prédication des apôtres, d'abord centrée sur Jérusalem et la Palestine, s'est bien vite répandue dans les importantes colonies juives des grandes villes de l'Orient, en particulier Antioche. Là, elle est entrée en contact avec le paganisme hellénistique et ainsi la foi au Christ a gagné rapidement les milieux grecs.

Or, nous savons par les Actes des Apôtres que dès les environs de l'année 50 après Jésus-Christ cette explosion était déjà réalisée ; la foi chrétienne avait déjà pénétrée en Asie Mineure, surtout à Ephèse ; vers 51, Saint-Paul traversait Athènes et se fixait à Corinthe. A partir de ce moment, les Evangiles ne pouvaient plus être écrits dans une langue peu connue dans le bassin méditerranéen, qu'il s'agissait précisément de conquérir. C'est d'ailleurs pour cela que Luc a rédigé son Evangile en grec, à partir de documents sémitiques qu'il cherchait seulement à combiner adroitement. Mais, les Evangiles précédents, ceux de Marc et de Matthieu, puisqu'on peut prouver, j'en suis persuadé, qu'ils ont été rédigés en hébreu ou en araméen (les deux langues sont très voisines), doivent nécessairement avoir été composés avant cette expansion chez les peuples de langue grecque, donc avant l'année 50 environ.

Là s'arrête mon livre, car il risque déjà de susciter suffisamment de polémiques.

Mais, l'essentiel reste à envisager et les conséquences vont loin.

1 - Si nos trois premiers Evangiles (je ne parle pas de St-Jean que je n'ai pas eu le temps d'étudier de près) ont été écrits dans une langue sémitique, pour des Palestiniens, ils n'ont donc subi aucune influence de la pensée grecque, ni de la philosophie grecque ; ils sont restés dans la ligne de la pensée sémitique, bien connue par l'Ancien Testament. Nous devons donc avoir grand soin de les interpréter et de les comprendre en fonction de cette pensée sémitique, si différente de la pensée grecque. Or nous, qui avons si profondément subi l'influence de l'antiquité grecque et romaine, nous avons tendance à tout ramener à nos catégories françaises actuelles. On voit quel effort s'impose pour se laisser façonner par l'authentique message évangélique. L'aborder comme s'il avait été formulé aujourd'hui en français, c'est pire que vouloir comprendre Dante ou Shakespeare sans savoir l'italien ou l'anglais, et sans connaître l'Italie du 14<sup>ème</sup> siècle ou l'Angleterre du 16<sup>ème</sup> et du 17<sup>ème</sup> siècle.

Mais alors, dira-t-on, seuls les savants peuvent profiter pleinement de l'Evangile ! N'exagérons rien. L'Eglise est là pour nous présenter ce message de l'Evangile et les cœurs simples et droits bénéficieront toujours en priorité de la grâce de Dieu : « Je te bénis, Père... d'avoir caché cela aux sages et aux

habiles et de l'avoir révélé aux tout petits » (Matthieu 11, 25, et Luc 10, 21). Mais, pour que l'Eglise présente efficacement ce message, elle a besoin des travaux des savants. Et joindre à la limpidité de l'âme la science des exégètes peut avoir un certain avantage.

2 - Si nos trois premiers Evangiles ont été écrits en Palestine (ou, pour Luc, avec des matériaux élaborés en Palestine) par des gens qui avaient profité du témoignage des disciples de Jésus, alors leur genre littéraire devient celui du témoignage. On appelle « genre littéraire » le droit coutumier qui régit instinctivement l'attitude de l'écrivain et celle du lecteur. Selon qu'il compose un texte juridique, un poème, un roman, une biographie, l'auteur adopte spontanément une façon différente de concevoir et d'exposer son sujet. Et le lecteur intelligent doit se plier docilement aux conventions utilisées par l'auteur. Quand on vit dans un milieu donné, cette adaptation se fait tout naturellement : selon que nous ouvrons un journal, une revue, un dictionnaire, un livre technique, un livre d'imagination, nous savons comment il faut en apprécier et en assimiler le contenu. Mais, quand il s'agit d'un milieu dans lequel on ne vit pas, quand il s'agit d'un milieu éloigné du nôtre par la distance ou par le temps, alors cette adaptation n'est plus spontanée, elle suppose une connaissance intime des procédés en usage chez les écrivains de telle époque et de tel milieu. Cette étude des « genres littéraires » est l'un des grands progrès de l'exégèse moderne, qui facilite considérablement une juste compréhension de chacun des livres de la Sainte Ecriture ; aussi, cette étude a-t-elle été vivement encouragée par le Pape Pie XII et par le Concile Vatican II (Constitution Dogmatique Dei Verbum, n°12).

Or, cette notion même de « genre littéraire » est affectée par la langue et la date reconnues pour les Evangiles. S'ils ont été rédigés tardivement (une quarantaine ou une cinquantaine d'années après la mort de Jésus), les traditions qu'ils incorporent ont dû subir des influences diverses, qui en ont plus ou moins altéré le donné originel, même si l'on suppose chez les apôtres et leurs successeurs une grande fidélité à veiller sur la transmission de ces traditions. Si au contraire la rédaction finale des Evangiles se place 10 ou 20 ans après la mort de Jésus (donc entre 40 et 50 environ) et s'ils sont l'œuvre de disciples de Jésus ou de leurs collaborateurs directs, alors leur « genre littéraire » devient celui de témoignages que peuvent vérifier et au besoin rectifier ou contredire les témoins encore vivants. Et de fait, vers l'année 55, en I Corinthiens 15, 6, St Paul a soin de noter que la plupart des témoins de la Résurrection de Jésus sont encore en vie. De toute façon, les chrétiens savent que la Sainte Ecriture est parole de Dieu, donc assurée d'une vérité profonde. Mais, pour les non-croyants (ou même pour les croyants, quand ils sont aux prises avec certaines tentations) ce peut être un grand réconfort de savoir que, par les Evangiles, nous sommes aussi bien renseignés sur Jésus que si nous avions vécu en Palestine entre les années 40 et 50.

3 - En effet, ce problème de la valeur historique des Evangiles est capital pour notre foi. Comme dit encore Saint Paul (I Cor. 15, 14-16) : si la prédication des apôtres ne répondait pas à la réalité des faits, ils seraient de faux témoins et la foi serait vaine. C'est d'ailleurs pour cela que, depuis deux siècles surtout, tant d'adversaires du christianisme échafaudent les uns après les autres des systèmes, plus ou moins rationalistes, qui jouissent en général d'un succès temporaire, puis s'effondrent sous les progrès de la science. Car les savants chrétiens ne restent pas inactifs et ils tâchent d'être au courant de toutes les découvertes, comme par exemple celle des manuscrits de la Mer Morte. Jusqu'à présent, tous les apports sérieux des sciences modernes ont finalement abouti à une meilleure compréhension de la Parole de Dieu. N'ayons donc pas peur de toutes les recherches vraiment scientifiques : dans la mesure où elles font avancer la connaissance des langues bibliques ou du milieu biblique, elles mettent mieux en relief ce que Dieu a voulu nous enseigner par la Sainte Ecriture. Elles contribuent donc à fortifier les bases de notre foi. Surtout, elles fournissent des arguments que les incroyants, s'ils sont de bonne foi, se doivent d'examiner de près.

En particulier, pour les Evangiles, chaque renseignement sur Jésus est si précieux, chacune de ses paroles a une telle portée dans les cœurs, que l'établissement scientifique de leur exactitude revêt une importance extrême. Si l'on prouvait la fausseté des Evangiles, on ruinerait la foi et l'Eglise. Si l'on jette la suspicion sur certains détails, on obscurcit cette foi et on la met en péril. Si l'on montre scientifiquement que nos Evangiles ont toutes les garanties humaines de véracité, on facilite l'accès à la foi pour les âmes de bonne volonté.

Telles sont les principales implications de mes recherches et de mon petit livre.

C'est avec grande joie que je constate que l'étude philologique des Evangiles aboutit à en rehausser la valeur historique.

Ainsi, je me trouve en plein accord avec le Concile Vatican II, qui déclare : « Notre sainte Mère l'Eglise a tenu et tient fermement et avec la plus grande constance, que ces quatre Evangiles, dont elle affirme sans hésiter l'historicité, transmettent fidèlement ce que Jésus le Fils de Dieu, durant sa vie parmi les hommes, a réellement fait et enseigné pour leur salut, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel » (Constitution Dogmatique Dei Verbum, n°12).

Jean Carmignac.

---

(\*). La 1<sup>ère</sup> édition de *La naissance des Evangiles synoptiques*, date de février 1984 et fut publié à l'Office Général du Livre.

Ce livre fut aussitôt violemment attaqué par Pierre Grelot, dans un livre paru en avril 1984 aux éditions du Cerf, *Evangiles et tradition apostolique* où une annexe de 14 pages est consacrée à la critique de l'ouvrage de Jean Carmignac, annexe que P. Grelot termine par ces phrases fameuses :

« Pour conclure, je reviendrai sur l'opinion de J. Carmignac au sujet de ses propres hypothèses. Elles constitueront, pense-t-il, « la base de l'exégèse des évangiles vers l'an 2000 » (p.96). Je pense plutôt, pour mon compte, qu'elles dormiront alors dans le cimetière des hypothèses mortes. On ne peut exclure que, de temps en temps, un érudit les déterre et tente de les ressusciter. Mais en vain ! J'aurai du moins jeté par avance, avec une certaine peine, quelques pelletées de terre sur leur tombe : elles méritent bien ce dernier hommage. »

C'est à cette attaque virulente que l'abbé Carmignac répond dans le texte ci-dessus, et les éditions suivantes de son livre comportent toutes une « réponse aux critiques » (y compris la quatrième édition parue en février 2007 aux Ed. F.-X. de Guibert, sauf les éditions en langues étrangères car l'abbé Carmignac, dans sa magnanimité, ne voulait pas que se dégrade le prestige extérieur de ses contradicteurs). Et pour faire pièce au succès du livre – en particulier de l'édition italienne (*La nascita dei vangeli sinottici*, Edizioni paoline, 1985) - P. Grelot publie *L'origine des Evangiles, controversée avec J. Carmignac*, Ed. du Cerf, 1986, livre entièrement consacré à développer ses critiques.

(1) Question *secondaire*, non pas au sens de question *de moindre importance*, mais au sens de question *secondaire* parce que ce problème de la datation des Evangiles synoptiques se pose autrement quand la 1<sup>ère</sup> question – celle de leur origine sémitique – est tranchée positivement.

---

## De la petite Thérèse... à Carmignac et Tresmontant (fin)

Dans notre dernier bulletin (le n°36) nous avons laissé l'historien Pierre Aubé alors qu'il nous expliquait, en 1985, qu' : « il [l'abbé Carmignac] est de ce fait parvenu à une conclusion logique et simple : le texte des Evangiles tel qu'il nous est parvenu n'est qu'une traduction d'un modèle sémitique préexistant dont aucun fragment, jusqu'à ce jour, ne nous est parvenu mais dont il serait antiscientifique de suspecter a priori l'existence ». Dans le texte ci-dessous il continue son exposé en rendant un vibrant hommage au travail de Claude Tresmontant dont les conclusions recourent celles de l'abbé Carmignac.

Claude Tresmontant, dans un ouvrage intitulé *Le Christ hébreu, la langue et l'âge des Evangiles* (6), enfonce plus loin le clou. Et Claude Tresmontant, de par sa formation, sait de quoi il parle. Pendant de nombreuses années professeur de philosophie des sciences à la Sorbonne (ce détail n'est pas sans importance...), il y enseigne aujourd'hui la philosophie médiévale. Depuis plus de trente ans, il ne cesse d'approfondir sa connaissance de la pensée hébraïque (en particulier dans une somme intitulée *Le prophétisme hébreu*) et s'est attelé à l'établissement d'un dictionnaire hébreu-grec.

Son ouvrage est un pur chef-d'œuvre, dont il est difficile de parler tant est vive l'appréhension d'être injuste en n'en donnant qu'une idée partielle et tronquée. L'auteur approfondit la pensée de Jean Carmignac et, au travers d'une multitude d'exemples concrets pris dans les quatre Evangiles et dont il est impossible de donner ici, sous peine de répéter mal ce que dit excellemment Claude Tresmontant, le moindre exemple, creuse davantage le sillon et, par des arguments de critique interne, se trouve amené, au terme d'une analyse difficilement réfutable, à donner de la formation de ces textes uniques et de leur date de composition une hypothèse radicalement nouvelle qui, de surcroît, « fonctionne » à merveille.

Pour lui, il ne fait aucun doute que les Evangiles grecs ne sont que la traduction mot à mot, phrase à phrase, d'un prototype hébreu. Ses conclusions sur ce point sont celles de Jean Carmignac auxquelles il ajoute une précision de taille : le mode de traduction est exactement identique à celui qu'avait adopté la fameuse traduction grecque des *Septante* élaborée à Alexandrie pour l'usage des Juifs hellénisés de la Diaspora : même servilité, même soumission du grec aux impératifs de la pensée hébraïque, même souci que rien ne se perde de ce qui était la Parole de Dieu. On imagine sans peine l'effroi des milieux cultivés du bassin méditerranéen devant cette « bibliothèque » bâtarde au sein de laquelle se heurtaient deux modes différents de pensée et d'expression.

Claude Tresmontant bouleverse totalement la chronologie dite « traditionnelle » (mieux vaudrait dire « paresseuse »...) et en donne des justifications limpides. On voit mal, en effet, pour quelles raisons on aurait composé, à l'usage de païens convertis hellénisés un texte écrit en grec « de cuisine ». On ne comprend pas pourquoi, dans ce cas, n'avoir pas confié l'élaboration du texte à un écrivain compétent. Il s'agissait bien alors, à l'instar des *Septante*, de préserver la parole de Jésus, telle qu'elle avait été prononcée en hébreu et notée aussitôt et sans délai par l'un ou l'autre des disciples cultivés d'une société qui comptait tant de lettrés, pour que de l'enseignement du Maître aucun détail ne soit perdu. On est loin de ces « créations » de communautés dont il n'existe aucun exemple dans l'histoire (imagine-t-on un « collectif d'auteurs » accouchant de l'œuvre de Victor Hugo ? Et il y a belle lurette que les médiévistes ont jeté aux oubliettes les théories concernant les compositions populaires de la *Chanson de Roland* ou du *Roman de Renard*...).

A la certitude d'une date haute, Claude Tresmontant apporte nombre d'indices. Les Evangiles ignorent tout de la prise de Jérusalem par Titus en 70 et de la destruction du Temple (ils n'auraient pas manqué de souligner ce fait immense pour justifier les prophéties de Jésus). Ils ignorent tout des massacres des chrétiens sous Néron, en 64 et 65 (l'incendie de Rome se développa dans la nuit du 18 au 19 juillet 64). Ils ignorent tout des persécutions juives qui se déclenchent sous Hérode Agrippa et voient, en 44, la mise à mort de Jacques, fils de Zébédée. Tout comme ils ignorent l'exécution de Jacques, le premier évêque de Jérusalem, en l'an 62, sur les ordres de Hannan. Tout l'Evangile dit « de Jean » baigne dans une atmosphère de terreur qui coïncide totalement avec les drames de l'année 36 et la lapidation d'Etienne...

Claude Tresmontant, à l'issue de cette démonstration serrée dont on n'a guère pu donner que de minces linéaments, propose la chronologie suivante : le texte hébreu de Matthieu et sa traduction grecque sont élaborés peu après la résurrection de Jésus, avant l'an 36 ; le texte hébreu de Jean et sa traduction grecque autour de l'année 36 ; celui de Luc dans les années 40-60 et celui de Marc (que l'on donnait jusqu'alors comme « primitif »), entre les années 50 et 60. Nous voici enfin délivrés, simplement, du Christ « mou » des Evangiles tardifs pour retrouver enfin la parole vivante du rabbi galiléen Ieschoua ha-Nozeri, fils de Dieu.

Au moment où l'Eglise se préoccupe de retrouver la sève hébraïque qui irrigue la pensée chrétienne (7), au moment où surgit à nos regards éblouis le « Christ hébreu » qui souffre dans sa chair de Juif des horreurs de l'holocauste, sans doute n'était-il pas inutile de rappeler le message prophétique de Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, cette face du Juif broyé que nous révèle la science la plus pointue. Et ce n'est pas hasard si le pape Pie XI jugea opportun de rappeler, en des circonstances dramatiques, que les chrétiens sont « spirituellement des sémites » et que Thérèse de Lisieux, la petite sœur qui rêvait « l'hébreu et le grec » était bien « la plus grande sainte des temps modernes ».

Pierre Aubé

---

(6) ndr : L'auteur met en note « Toujours aux éditions O. E. I. L., 12 rue du Dragon, 75006 Paris (diffusé par l'Office Général du Livre, 14 bis rue Jean Ferrandi, 75006 Paris. On ne saluera jamais assez le courage de cette jeune et brillante maison d'édition : il en faut pour ramer à contre-courant. Claude Tresmontant a publié depuis, aux mêmes éditions, un ouvrage sur *L'Evangile de Jean* dont je parlerai quelque jour... ». Ces éditions sont devenues les Editions F.-X. de Guibert, 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris [ndr].

(7) Voir l'article de Georges Mattia dans *La Croix* du 27 juin 1985. Je signale au passage que le livre de Claude Tresmontant ne se situe pas « au carrefour de toutes les hérésies » : il est longuement présenté par Mgr Jean-Charles Thomas, évêque d'Ajaccio...

---

### **Linceul de Turin, la datation « médiévale » remise en cause (BBC-Télévision)**

Le 22 mars 2008, Samedi Saint, à 20 heures (21 heures, heure française), la BBC-TV diffusera un documentaire de 60 minutes sur le Linceul de Turin au cours duquel seront annoncés les résultats des nouvelles analyses en cours dans l'accélérateur radiocarbone d'Oxford, un des trois laboratoires, avec Tucson et Zurich, qui, en 1988, ont daté le Linceul en lui attribuant une date médiévale. Christopher Bronk Ramsey, archéologue, nouveau directeur du laboratoire

d'Oxford, a admis que les révélations faites à l'époque sur le Linceul « pourraient être mises en discussion ». Les expériences en cours sont effectuées sur des toiles de référence et tiennent compte des conditions de conservation du Linceul, qui pourraient avoir influencé le résultat de l'examen réalisé il y a vingt ans.

## **Le Soudarion parle pour lui-même (III<sup>e</sup> partie)**

*Voici la troisième partie de l'article que Madame Traudl Wally – que nous vous présentions dans notre numéro 35 - a consacré au Soudarion, cette relique particulièrement bouleversante en ce temps où nous commémorons la Passion de notre Seigneur. Nous lui renouvelons nos remerciements ainsi qu'à MMmes Fayat et Heuzé pour leur traduction très fidèle.*

### **Quand le linge fut-il taché par l'hémorragie ?**

En accord avec la tradition juive qui veut que le visage d'un mort soit recouvert, le Soudarion fut posé sur le visage ensanglanté et abîmé de Jésus, quand le cadavre était encore sur la croix et laissé sur le visage après la descente de la croix jusqu'à ce que le corps fût enveloppé dans le Saint. Suaire, dans le tombeau. C'est à ce résultat qu'arrivèrent les recherches scientifiques menées par EDICES\*. Avec l'aide de techniques d'investigations criminelles on a pu reconstituer une exécution qui a eu lieu il y a 2000 ans. Ainsi les taches du Soudarion nous révèlent pas à pas ce qui s'est passé avec le corps directement avant et après la mort.

Ainsi le Soudarion d'Oviedo est un linge qui, cela est certain, a été posé sur la tête d'un homme adulte qui a bien des caractéristiques juives : barbe, moustache, cheveux longs, noués dans la nuque et mèches des deux côtés du visage. Cet homme était déjà mort quand le linge a été posé sur son visage, car le mécanisme de la formation des taches est incompatible avec n'importe quelle sorte de respiration possible.

L'arrière de la tête montre une multitude de petites blessures qui ont eu lieu de son vivant et qui ont encore saigné environ une heure avant que l'on y pose le linge.

Pratiquement toute la tête, le cou, les omoplates et une partie de l'épaule gauche de l'homme étaient couverts de sang avant qu'on les recouvre du linge c'est-à-dire que cet homme fut torturé avant sa mort avec des objets qui lui ont fait saigner le cuir chevelu, le cou, les omoplates et la partie supérieure de l'épaule.

Le linge fut posé en commençant par le bas de l'arrière de la tête par-dessus la tête et fixé à la barbe et aux cheveux avec des objets pointus (aiguilles). Il enveloppait la partie gauche de la tête et allait jusqu'au coin droit de la mâchoire où il était ensuite replié et se terminait en forme d'un pli de vêtement dans le haut du côté gauche de la mâchoire. La manière de plier le voile montre qu'au moins le bras droit était levé et représentait un obstacle pour cacher la tête tant que les taches (à l'exception de la dernière tache) se formaient.

La forme des taches prouve cependant que le corps était suspendu par les deux bras (sa tête était inclinée à 70 ° vers l'avant et 20 ° vers la droite, c'est-à-dire que s'il avait été pendu seulement par le bras droit, la tête aurait été penchée plutôt à gauche. Si les deux bras, plus exactement les deux mains, avaient été attachés ensemble au-dessus de la tête, la tête aurait été penchée vers l'avant et non vers la droite. Si ses pieds n'avaient pas été attachés mais étaient restés pendants, il serait mort en 15 à 20 minutes sans qu'il ait eu le temps de fabriquer la quantité nécessaire de liquide venant de l'œdème des poumons pour provoquer les taches. Cette position qui est en accord avec la formation des taches du Soudarion d'Oviedo est une position typique de crucifié et il s'agit ainsi certainement d'une victime de crucifixion.

Le corps resta environ une heure en position verticale avec la tête enveloppée si bien que le sang et le sérum sortaient de la bouche et du nez en continu en imprégnant toute la barbe. Ce sang qui coulait du coin droit de la bouche forma la tache principale en bas ce qui montre que la tête resta penchée à droite et reposait presque sur la poitrine, plus exactement à l'avant de l'épaule droite.

Puis sans changer la position des bras, il fut mis sur la hanche droite en conservant la tête penchée de 20° vers la droite et allongée à 115° de la verticale. Dans cette position le corps resta environ une heure et ainsi se forma la tache principale sur le côté droit du front.

Après ce laps de temps, le corps fut bougé tandis que quelqu'un avec son poing gauche appuyait fortement sur le nez et la bouche pour comprimer l'hémorragie et l'arrêter. Dans toutes ces positions le linge resta posé en double sur le visage du cadavre. Ensuite le linge fut déplié pour envelopper toute la tête. Il recouvrait la tête comme une capuche qui fut attachée avec des objets pointus à nouveau sur la chevelure couverte de sang séché. Un bout du linge tombait ainsi sur l'épaule. Sur la partie supérieure de la tête le linge était plié comme la capuche des pénitents. Dans cette position le poing appuyait en même temps sur la bouche et le nez en bougeant plusieurs fois le linge sur le visage. Ces mouvements provoquèrent la grande tache en forme de triangle à la surface de laquelle se dessinent les empreintes interdigitales.

Dès que le corps arriva dans le tombeau le linge fut aussitôt retiré de la tête et imprégné d'une substance qui contenait de l'aloès et de la myrrhe. (La myrrhe fut découverte par l'analyse du monosaccharide). L'aloès fut principalement trouvé sur le linge mélangé à du sang avec lequel il semblait collé. Le côté du linge qui était en contact avec le visage (c'est-à-dire le quart inférieur gauche de l'envers du linge) montre une quantité de sang et d'aloès supérieure au reste du linge. Où il n'y a pas de sang, la concentration en aloès diminue car il n'y a pas d'élément qui aurait pu le fixer.

Traudl Wally  
Traduction S. Fayat et T. Heuzé  
(à suivre)

-----  
(\* ) EDICES : Equipo de Investigación del Centro Español de Sindonología.

## Le graffiti de Pompéi

Nous vous annonçons dans le dernier bulletin une autre interprétation du graffiti découvert à Pompéi, dont nous vous avons offert l'image dans ce même numéro 36. Il s'agit d'informations tirées de *Testimonianze Ebraiche a Pompei Ercolano Stabia e nelle città della Campania Felix* (Témoignages Hébreux à Pompéi, Herculaneum, Stabia et dans les villes de la Campanie Felix, éditions Bardi, Rome) de Carlo Giordano, qui s'est intéressé aux fouilles de Pompéi, et de Isidore Kahn, Grand rabbin de la Communauté israélite de Naples. Il s'agit donc d'une inscription griffonnée sur un des murs d'un édifice appelé « Albergo dei Cristiani » (Auberge des Chrétiens), édifice que vous pourriez trouver à l'adresse : Regio VII, Ins. 11, n.11, 14. Malheureusement, ces quelques mots ayant été écrits avec un morceau de charbon, il n'en reste plus trace aujourd'hui. Cependant deux chercheurs en ont fait la copie, Minervini et Kiessling, tous deux en 1862. En 1864, déjà De Rossi n'en a plus trouvé que quelques traces. Il ne nous reste donc que deux copies un peu différentes l'une de l'autre.

Comme nos lecteurs auront pu le constater, un certain mot dans ce graffiti fait manifestement penser au mot « Chrétiens », et c'est précisément ce fait qui a provoqué un intérêt passionné et beaucoup de controverses, certains refusant d'accepter qu'il ait pu y avoir des Chrétiens à Pompéi en 79.

Margherita Guarducci – oui précisément l'archéologue (et épigraphiste) qui a retrouvé les restes de Saint Pierre sous la Basilique Saint Pierre à Rome, ce qui lui a valu tous les déboires que nous avons relatés dans le numéro 7 des *Nouvelles* – ce professeur renommé donc, tenait pour la présence du mot « Chrétiens » dans ces quelques lignes : « Bovios audi(t) Christianos s(a)evos osores », et traduisait : « Bovios écoute les Chrétiens, cruels haineux ». Elle considérait trouver là un écho de l'accusation célèbre de « pleins de haine contre le genre humain » appliquée aux Chrétiens selon Tacite (Annales XV, 44). Et elle affirmait : « Que des Chrétiens aient vécu à Pompéi avant 79, en même temps que des Juifs est – je dirais – chose certaine. » *La più antica iscrizione col nome dei Cristiani*, *Römische Quartalschrift* 57, 1962, p. 125.

Je ne possède malheureusement pas les explications qui permettent à M. Guarducci de donner cette traduction. Vous vous souvenez de la difficulté à trouver ses livres, comme d'accéder au tombeau qu'elle a découvert... Notons simplement qu'elle est citée avec Agnello Baldi (*La Pompei Giudaico-cristiana – Cava dei Tirreni*, Ed. Di Mauro 1964 ou *L'anatema e la croce. Ebrei e Cristiani in Pompei antica*. Id. 1983) pour la thèse qui voit dans une autre inscription, découverte dans la même maison que notre graffiti, « Mulus hic muscellas docuit » (« Ici un mulet a instruit de petites mules »), un indice de la présence en ces lieux d'un apôtre chrétien.

Mais venons-en à l'autre interprétation de l'inscription qui nous intéresse. Disons-le tout de suite, elle ne nie pas que le mot « cristhianos » ne se réfère aux Chrétiens. C'est un Américain, William Romaine Newbold, qui défend cette thèse dans *Five transliterated Aramaic Inscriptions*, in *American Journal of Archaeology* Ser. 2 vol. 30, 1926, pp.288-329. Son idée est qu'il s'agit d'une inscription en langue araméenne et en caractères latins. Il reconnaît lui-même qu'il existe dans sa translittération quelques légères entorses par rapport à la prononciation araméenne traditionnelle, et j'ajouterais : pas seulement dans la prononciation, vu tous les détails et justifications qui nous sont amplement donnés pour justifier la présence ou l'absence d'une lettre, une forme verbale peu usitée en Palestine, une traduction obscure ou un peu forcée, ou plus intéressant, la présence d'un mot hébreu au lieu d'un mot araméen ou la finale d'un verbe à forme hébraïque et non araméenne (sous-jacent toujours naturellement aux caractères latins). Un autre fait digne aussi d'être souligné est que, dans la thèse de Newbold, la lettre *v* remplace le *b*, de même que *u* peut remplacer *o* ou l'inverse. Par ailleurs, il nous est précisé que « aussi bien en hébreu qu'en araméen les lettres *b, g, d, k, f, t*, ont chacune deux sons réglés par certaines lois, lesquelles cependant ne sont pas observées par exemple par les Samaritains, et seulement avec de nombreuses exceptions dans la langue syriaque. » Comment ne pas songer au 7Q5 et à toutes les diatribes qu'a dû essayer C. P. Thiede pour le *delta* devenu *tau* sur ce papyrus en dépit des justifications qu'il donnait de la prononciation dans la Jérusalem de cette époque, et des exemples qu'il fournissait. Voici donc comment devrait être lu le graffiti si on accepte la thèse de Newbold :

ce qui devrait être reconstruit  
de cette façon pour l'araméen :

Vina  
Aaria  
Rdia a v  
Dec vigGav di cristhiano  
Sii voso onis  
X iuc p p

bunà aḥarià redia a  
udḥeq beggav di Cristhianos  
ṣḥeihbusu enish  
kišḥoq populo pompeiano

et la traduction française serait :

« Un esprit bizarre a pris A (un inconnu désigné par cette lettre) parmi les chrétiens lesquels tiennent l'homme prisonnier. »

Une traduction qui à mon avis n'est pas beaucoup plus claire que celle de Madame Guarducci, mais qui nous permet d'apprendre que : « *en ce qui concerne la vocalisation, le groupe des langues sémitiques, avant d'atteindre des formes bien définies, adoptait des règles qui n'étaient pas toujours suivies par les écrivains et qui étaient de toutes façons différentes d'un endroit à l'autre.* » Si l'on songe que l'un des auteurs au moins de l'ouvrage qui propose ces lignes (s'inspirant du travail d'un américain de confession inconnue il est vrai), est un non-chrétien, il semble difficile de l'accuser de promouvoir une thèse visant à défendre des « préjugés chrétiens » : ceux de leur présence à Pompéi en 79.

Sous le grec des Evangiles, l'Abbé Jean Carmignac, Monsieur Francis Marion ont pu trouver quelques fois des erreurs de ce genre qui expliquent une traduction grecque parfois obscure ou différente d'un évangile à l'autre. Je pense, parmi quantité d'autres exemples, aux « *deux mille porcs environ* » de Mt 8, 32 et Lc 8, 33 sous lesquels il faut voir l'expression « *par bandes* » à cause d'une simple différence de vocalisation. Cf. Carmignac *La naissance des Evangiles synoptiques* p. 46.

Heureusement certains Rabbins connaissent mieux les langues sémitiques que certains exégètes soi-disant chrétiens qui prétendent nous faire la leçon.

Marie-Christine Ceruti

Envoi groupé !

Nous pensions faire un rappel de cotisation avec ce n°37 de mars 2008 (cf. le compte rendu de l'Assemblée générale de 2007 dans le n°36), mais la préparation de cet envoi-ci a été un assez gros travail, et nous ferons ce

rappel avec le n°38. Chers lecteurs, nous vous serions reconnaissants de ne pas attendre ce rappel pour nous envoyer votre cotisation, c'est elle qui assure la vie de votre association.

Avec ce n°37, nous avons joint – pour n'avoir qu'un affranchissement à assurer - deux autres documents, que nous devons à Monsieur Christian Fayat à qui vont nos vifs remerciements : la seconde partie de son travail sur la datation moléculaire du Saint Suaire par la vanilline du lin et une étude sur le carré Sator. Monsieur Fayat, qui n'est pas exégète mais principalement physicien-chimiste et méthodologiste, ne manie pas l'hébreu ou le grec, mais, utilisant les propres outils de ses compétences (physique, chimie et autres sciences « dures »), il fait effort pour servir d'interface entre des travaux que beaucoup d'entre nous ne déchiffrent pas et ce que ces travaux peuvent apporter dans le domaine qui nous est cher : la recherche et la défense de la vérité. Une autre différence avec les travaux exégétiques dont nous nous efforçons de rendre compte dans les *Nouvelles* c'est que ces travaux-ci ne peuvent guère être morcelés aux fins de publication...

